

La Barbe Bleue

H. POURRAT. Contes de la Bûcheronne, 207.

Il y avait une fois un seigneur qu'on appelait la Barbe-Bleue. C'était à cause d'une barbe qu'il avait, noire comme l'aile du corbeau, si fort noire qu'elle en était bleue.

Une barbe, voilà qui relève un homme. Et celui-là était bien droit, bien haut, bien beau, bien gentil, et bien tout. L'une après l'autre, il avait eu six femmes. Il a encore demandé une fille.

Il disait que ses six femmes étaient mortes des pâles couleurs. Ce qu'il avait dit, qui saurait le dire à présent ? Toujours est-il que les gens de son pays ne s'inquiétaient guère de savoir ce que ces six madames avaient pu devenir.

La surveillance des noces, pourtant, la fille, qu'il avait demandée pour être la septième, vit ses frères venir lui parler dans sa chambre.

« Alors, tu te maries avec la Barbe-Bleue ? Tu seras bientôt prise.

- Il s'attrapera, celui qui croira me prendre !

- Pauvre petite ! tu n'es pas pour longtemps sur terre !

- Frères, je vous dis, je le gagnerai !

- Va, va ! il t'aura, bien plus tôt que tu ne l'auras. »

Mais elle, elle n'avait pas peur de cette barbe. Vive comme un poisson, fine comme une abeille, et prête à se jeter au travers de tous les hasards.

Voilà qu'ils se sont mariés. Ce furent de grandes noces. La Barbe-Bleue était riche à ne pas pouvoir compter son or et son argent. Imaginez ce qu'il avait amassé de ses six femmes!

Après les noces, il a emmené cette septième dans son château : un gros château à douze tours noires, passé les bois, passé les routes, de l'autre côté des montagnes. Ils ont vécu là trois années. Il la cajolait, la gracieusait, la conduisait à la promenade, et toutes les gâteries, toutes les chatteries que vous pourriez souhaiter. Oui, trois années, il l'a gardée là. Il commençait d'être un peu vieux ; peut-être pensait-il qu'il ne trouverait plus une femme comme on trouve un panier de vendanges.

Y eut-il changement de lune ou autre chose? Toujours est-il qu'un matin il l'appelle. Elle vient. Il lui dit :

« Écoutez : j'ai reçu des lettres ; je me vois forcé de partir. Faites venir vos belles amies, amusez-vous comme il vous plaira : dans le château tout est vôtre. »

Il lui dit encore :

« Voilà mes clefs. Mais regardez bien celle-là. Sur votre vie, gardez-vous d'entrer dans la chambre qu'elle ouvre, la chambre au bout de la galerie basse.

- Mon mari, je n'y entrerai pas.

- Vous ferez bien. »

Et il monte sur son grand cheval blanc.

Elle pensait : « Toi, tu vas chercher ma mort. » Le tremblement la prit. Et elle courut écrire une lettre à ses frères, aussi pressante qu'elle put. Elle savait que

parce qu'ils étaient ses frères, ils se mettraient tout de suite en peine de lui porter secours.

Mais, la lettre faite et envoyée, elle se saisit du trousseau, et la voilà visitant tout, de chambre en chambre. Il y avait de quoi en perdre le boire et le manger : des coffres pleins et des armoires pleines, des velours comme des fourrures, des dentelles comme des toiles d'aragne, des pièces d'un satin broché dont on avait plein la main, des robes de mousseline si fines qu'on les aurait fait passer à travers un anneau ; et de tout, et de tout : des bourses de petites perles, des colliers d'argent et de grains rouges, des chapelets de pierreries, plus brillants que des fleurs mouillées dans un parterre, de gros oignons de montres qui sonnaient l'heure et des chaînes et des bagues, et des pantoufles vertes ...

Mais c'était la clef défendue qui lui brûlait les doigts. Trois fois, elle va de bout en bout de la galerie basse. Ah ! tant tourner!

« Et d'abord comment saurait-il que je suis entrée dans cette chambre ? »

Elle ouvre la porte, à la fin des fins. Malheur de mon cœur !

Quand elle voit ces murs, ce plancher pleins de sang, les cheveux lui lèvent sur la tête. Une telle frayeur lui vient qu'elle se met à trembler de tous ses membres. Et ne lâche-t-elle pas cette clef?

Vite et vite elle la ramasse au milieu de tout ce sang rouge.

La voilà à l'essuyer, à la laver, à la frotter de cendre, à la frotter de sable. Mais la tache de sang ne partait toujours pas. Rien n'y faisait ; et rien n'y pouvait faire, parce que c'était arrangé ainsi par enchantement : sur cette clef, le sang ne pouvait plus partir.

Elle ne savait plus où elle en était, la malheureuse ! Dans le moment, elle entend le galop du cheval blanc sous les tours, et tout de suite dans le corridor les pas de la Barbe-Bleue.

« J'ai reçu d'autres lettres. j'étais parti et je suis revenu.

- Mon mari, vous avez bien fait.

- Mes clefs, rendez-les-moi. »

Elle les lui donne.

« Mais il en manque une.

- Je l'aurai mise de côté. Prenez un peu de patience. » Pas d'échappatoire. Il fallut rapporter à la Barbe-Bleue cette clef tachée de sang.

Alors, il lui dit de s'habiller de ses dimanches. Elle ne se pressait pas trop, pensant bien qu'il allait la mener au bout de la galerie, comme les autres. Elle était montée dans la plus haute chambre, et à tout instant elle regardait par la fenêtre. Sitôt la lettre reçue, ses frères avaient sauté à cheval et ils étaient partis ventre à terre ; mais c'était si loin ! c'était si loin !... Ils ne pouvaient être là avant le soir. Et la BarbeBleue, qui commençait à perdre patience, criait d'en bas :

« Dévaleras-tu, ou je monte !

- Encore un petit moment, je cherche ma plus belle robe. » Elle tâchait d'allonger tant qu'elle pouvait, bonnes gens.

Malgré elle, elle regardait si elle ne voyait pas voler la poussière des chevaux sur le chemin, mais rien ne paraissait : il n'y avait pas d'espérance. Et du bas de l'escalier, la Barbe-Bleue revenait crier une fois de plus :

« Dévaleras-tu ou je monte !

- Encore un petit moment, je cherche ma plus belle robe. » La minute est pourtant venue où il a fallu descendre. Il l'a amenée non pas au bout de la galerie, mais dans la salle basse. Peut-être qu'il la trouvait trop jeune pour l'égorger comme il avait fait des autres. Il lui a servi tout ce qui se peut de meilleur, des ailes de perdrix et du pain de noisilles. Puis il a dit :

« Montez sur votre petit cheval gris et je monte sur mon grand cheval blanc, nous allons partir pour une promenade. »

Ils partent, au galop, au grand galop. La Barbe-Bleue l'emmenait d'un tel train qu'ils volaient comme la tempête et comme un orage de mer.

« Jamais mes frères ne me rejoindront, jamais mes frères ne me retrouveront. »

On était déjà si loin qu'on ne voyait même plus les toits des tours.

A la fin, elle ne put se tenir de dire qu'elle avait grand soif, tant elle se sentait défaite.

« Buvez, buvez la belle,
Buvez de ce vin blanc !

Bientôt vous aurez tant à boire que vous en passerez votre envie. »

Elle comprit, sans plus de doute, que c'était sa mort qui venait.

« Mais où donc allons-nous ? C'est une promenade bien longue !

- Ne portez peine. Vous arriverez assez tôt. »

La nuit tombait. Ils galopaient toujours. Elle ne se tenait plus qu'à peine sur le cheval gris, et elle tremblait comme la feuille. Enfin, loin, loin, sur ces campagnes, ils arrivent au bord de l'eau, devant une île.

(Savez-vous ce que c'est qu'une île ? Moi, je ne le sais pas, je n'en ai jamais vu.)

« Voilà la mort, dit la Barbe-Bleue.

- Mon mari, n'y aurait-il pas du pardon?

- Pas de pardon. Ni pardon ni remise. Si tu n'étais pas allée au bout de la galerie basse, tu ne serais pas ici. »

Dans l'instant elle s'est reprise, comme quelqu'un qui raffermirait son cœur.

« Plus tôt, plus tard, il faut toujours mourir. Eh bien ! me voilà, et que Dieu m'assiste ! j'ai eu le temps de faire mon acte de contrition tout le long du chemin. »

Elle est descendue de cheval. Il lui a ordonné de se dépouiller, d'abord, parce qu'il ne voulait pas voir gâter ses habits des dimanches. Mais comme il était là, devant elle, tandis qu'elle dégrafait sa robe, elle lui a dit hautement :

Ce n'est pas l'honneur d'un chevalier

De voir sa femme déshabillée !

Il n'a pu moins que de se retourner, et s'est trouvé sur le bord de l'étang; tout près des ondes. Alors, elle, sans mener aucun bruit, les deux bras en avant, elle s'approche, elle y va de sa pleine force, et d'une poussée elle le rue en plein dans l'eau.

Ah ! s'il criait ! Mais tout en se débattant, tout en battant l'étang, il s'enfonçait, il se noyait. Cependant, il trouva moyen de se raccrocher d'une main à une petite branche.

« Aidez-moi ! Tirez-moi de là ! Je vous laisserai le château et tous ses trésors ! Vous n'allez pas me tuer, ma petite femme ! »

Parce qu'elle avait ramassé son grand coutelas. Et d'un coup elle coupe la branchette.

*Ce n'est pas moi, maudit larron,
Mais les poissons te mangeront!*

Elle a repris ses jupons brodés d'argent, ses gants, sa belle robe. Elle a dit encore :

*Le cheval gris m'a emmenée bien tristement,
Le cheval blanc me ramènera bien joyeusement !*

En chemin, les gens lui voyaient une telle figure sur son grand cheval qu'ils lui demandaient tous ce qu'il pouvait y avoir. Et elle, comme elles étaient, elle leur racontait les choses.

Enfin, devant la porte du château, elle rencontra ses frères qui arrivaient au triple galop, fondus de sueur. Vous pensez quelles embrassades.

« Ha! disaient-ils, nous ne sommes pas si étonnés. Avec sa grande barbe et ses petits yeux, il ne nous a jamais charmés, cet homme.»

Tout de suite, ils voulurent remonter à cheval.

« Il nous faut aller voir cet étang, maintenant. Oh ! nous le trouverons bien, peut-être ! »

Ils l'ont trouvé. Ils en ont tiré les six femmes, et ils les ont mises dans des cercueils les unes après les autres.

Cela fait, ils sont revenus chez la Barbe-Bleue. Et allez ! Ils ont mis le feu partout. Tout flambait, tout craquait, tout croulait, tout volait: des fumées comme des nuages, des tourbillons d'étincelles jusqu'aux étoiles. Et avant de repartir avec leur sœur, ils l'ont regardé brûler, ce château de la Barbe-Bleue, pendant trois jours, pendant trois nuits, sans boire, ni manger, ni dormir.